

« Cheh », l'argot que les enfants ramènent de la cour de récré

Chronique de Nicolas Santolaria

L'école est un espace de re-création permanente de la langue. Pour maintenir son lexique à jour, notre chroniqueur peut compter sur ses deux agents infiltrés...

Depuis quelques années, lorsque mes deux fils se disputent revient à peu près toujours le même scénario. Quand on leur demande les motifs de cette soudaine échauffourée d'appartement, on a de grande chance d'avoir ce type de réponse : « Ben, il m'a dit cheh ! », avancera l'un, les yeux rougis. Ce à quoi l'autre rétorquera, les mâchoires serrées : « Ben non, gros menteur, c'est toi qui m'as dit cheh ! » Avant de déterminer qui est le premier qui a dit « cheh » (prononcez ché), encore a-t-il fallu découvrir ce que « cheh » voulait dire.

Premier constat : on retrouve cette étrange formule dans de nombreuses chansons de rap, comme le titre Laisse, du groupe PNL : « Laisse (laisse), laisse (laisse), laisse/PNL gère (gère), gère (gère), gère/Ces pots sont verts (verts), verts (verts), verts/ Ils ont l'seum, cheh (cheh), cheh (cheh), cheh. » L'expression ne date pas d'hier puisque, en 2009 déjà, le collectif Sexion d'Assaut l'utilisait dans son morceau Tu t'es ficha, pour exprimer l'humiliation publique : « T'as voulu faire le mec qui breake, genre tu gères ! Tu t'es cassé le cou, maintenant, tout le monde crie "cheh !" »

Inventif, vivant, métissé

Vous l'aurez compris, « cheh », qui vient de l'arabe dialectal, est une manière de se moquer d'une personne à qui il est arrivé un truc pas drôle. Et pourrait se traduire par « bien fait » ou « bouh, la honte ! » Mais « cheh » ne sert pas qu'à rabaisser votre petit camarade qui vient de dérapé dans une flaque d'eau, l'expression pouvant aussi être utilisée de manière provocatrice. Chez nous, un simple « cheh » sibyllin filtrant entre les incisives peut déclencher un conflit de niveau 7 (sur une échelle qui en compte 10), la situation empirant immédiatement si l'expression en question se trouve assortie du « geste de la mort » (en gros, le signe du couteau sous la gorge) ou bien d'un frottement de pouce sous le menton.

De l'école, les enfants ne ramènent donc pas que des devoirs ou des bleus, mais également une cargaison d'expressions qui proviennent de sources diverses, témoignage d'une permanente réinvention des façons de parler.

« Je m’inscris en faux contre ceux qui dénoncent un appauvrissement de la langue française, explique la linguiste Aurore Vincenti, dans son ouvrage *Les Mots du bitume. De Rabelais aux rappers, petit dictionnaire de la langue de la rue* (Le Robert, 2017). On la voudrait morte qu’on ne ferait pas mieux que de l’enclorre dans une interdiction de créer. La vie d’une langue repose sur sa capacité à se renouveler. Si l’enrichissement de la langue française a lieu au sein des parlars professionnels où prolifèrent les anglicismes, il n’y a pas d’espace où la créativité est plus forte que dans la rue. » Indéniablement, on peut étendre ce constat à la cour d’école qui, malgré quelques tentatives de végétalisation, est elle aussi marquée par la loi du bitume.

Il y a ainsi deux façons de parler qui cohabitent au cœur de l’institution, un parler académique, celui de la salle de classe, des leçons de grammaire, des dictionnaires et des dictées. Et un parler plus inventif, vivant, métissé, celui de la récréation, ce temps qui, comme le souligne Aurore Vincenti, est également un espace de « re-création ».

Si elles cohabitent de longue date, il arrive parfois que ces deux logiques linguistiques entrent en conflit. En 2015, Eric Bongo, proviseur adjoint du lycée professionnel Charles-Baudelaire à Evry (Essonne), avait ainsi décidé de bannir le « tchip » de son établissement. Signifiant la désapprobation ou le mépris, ce bruit de succion couramment utilisé en Afrique, notamment par les mamans, et parfois accompagné d’un claquement de langue, avait fini par s’inviter en classe, et à perturber l’enseignement. « Le “tchip” est interdit au lycée, comme toute insulte, car c’est une insulte », expliquait alors Eric Bongo au Parisien.

S’il ne peut être réduit à ce seul sens, le « tchip », également utilisé dans la cour d’école en primaire, vient souligner le rôle joué par la provocation dans la customisation du vocable. Car, à vrai dire, l’enfant qui revient de l’école donne parfois le sentiment d’avoir labouré le même champ lexical qu’un rappeur, sans que cela fasse forcément de lui un poète de la rue...

« Nos ancêtres les Arabes »

« Papa, ça veut dire quoi “schneck” ? », m’a même un jour demandé mon fils de 6 ans. Hum, comment dire... Sur le moment, surpris par une telle demande, je dois avouer que j’ai botté en touche. Signifiant « escargot », ce terme d’origine germanique est aussi utilisé métaphoriquement pour désigner le sexe féminin. J’aurais pu doctement expliquer à mon fils que les mots circulent, que les langues s’ensemencent, qu’un même terme peut avoir plusieurs sens et embrayer sur un cours d’anatomie. Mais, sur ce coup-là, je n’ai pas vraiment été à la hauteur. Cela m’aurait peut-être permis d’envisager avec un peu plus de légèreté cet empire de la vulgarité qui semble aller s’élargissant avec la fréquentation de la cour d’école. Mais quel enfant ne s’est pas constitué avec gourmandise un catalogue de mots plus ou moins transgressifs, tranchant justement avec le « parler » officiel ?

Il est d’ailleurs important de noter que les mots que les enfants ramènent de l’école ne sont pas tous des mots vulgaires. Souvent, il arrive que mon plus jeune fils nous dise « choukrane » (merci) à table,

lorsqu'il ne se lance pas dans des formules religieuses de type bénédicité, dont il ne comprend pas vraiment le sens.

A ceux qui craindraient que ce métissage vire au grand remplacement linguistique, on pourrait conseiller la lecture du livre publié par le lexicologue Jean Pruvost, *Nos ancêtres les Arabes*. Ce que notre langue leur doit (JC Lattès, 2017). Alors que, la romanisation étant passée par là, nos « ancêtres les Gaulois » ne nous ont laissé qu'une centaine de mots, l'arabe est, après l'anglais et l'italien, la troisième langue à laquelle le français a le plus emprunté.

Sauf que ces emprunts, si bien intégrés, passent le plus souvent inaperçus. « Une tasse de café, avec ou sans sucre ? » « Merci, plutôt un jus d'orange » : qui irait soupçonner que ces deux phrases courantes contiennent quatre mots issus de la langue arabe ?

Néanmoins, cette assimilation linguistique semble aujourd'hui plus problématique. Si « wech » (interjection signifiant « quoi ? ») est entré en 2009 dans le *Petit Robert*, « nos listes traditionnelles de mots arabes ne sont guère à jour, faute d'enregistrer le français des cités, dans toute sa créativité, fondé entre autres sur des emprunts à la langue arabe », note Jean Pruvost. Pour se maintenir à flot et continuer à perfectionner sa langue vivante, mieux vaut alors avoir des agents infiltrés dans la cour d'école.